

BERNARD BONNELLE

AUX BELLES
ABYSSINES

ROMAN



Extrait de la publication

AUX BELLES ABYSSINES

DU MÊME AUTEUR
(Sous le nom de Bernard Buci)

Les Huiles, Éditions Michel de Maule, 2011.

BERNARD BONNELLE

AUX BELLES
ABYSSINES

Roman



LA TABLE RONDE
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

www.editionslatableronde.fr

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2013.
ISBN 978-2-7103-7009-3.

Alban de Perthes est mort.

Il commandait le patrouilleur colonial l'*Étoile-du-Sud*, à Djibouti.

Je suis désigné pour lui succéder.

Son corps a été rapatrié en métropole par le *Ménélik* la troisième semaine de septembre. Et le *Ménélik* se trouvait encore à Marseille le 5 octobre, lorsque j'embarquai sur le paquebot *Sagittaire*, à destination de Djibouti.

Après avoir effectué les formalités, confié ma cantine à un matelot, pris mes quartiers dans ma cabine, je fis le tour des coursives et des salons réservés aux « premières ». Au milieu du babil des épouses en partance pour les colonies, des tartarinades de quelques messieurs en tenue tropicale, bottines de brousse et casque de liège, je ressentis un grand vide. Un an plus tôt, dans ce port, pres-

que à ce quai, j'avais salué Alban à son départ pour Djibouti.

Il me restait quelques heures à tuer avant l'appareillage. J'en profitai pour aller aux nouvelles.

— Le *Ménélik* ? Ça fait bien quinze jours qu'il est à l'appontement aux huiles, juste après le quai pétrolier. Vous ne pouvez pas le manquer, c'est celui qui a un bandeau rouge sur la cheminée, avec le sigle A.R. des *Armateurs réunis*.

À l'instant où j'atteignis le cargo, un marin descendait l'échelle de coupée. Je lui demandai de me confirmer que le *Ménélik* venait de Djibouti. Discernant je ne sais quoi dans mon allure ou mon costume qui trahissait l'officier en civil, il me regarda avec une sourde hostilité. Avant de me répondre, jouissant d'être le maître de la situation, il prit le temps de tirer une dernière bouffée de son mégot, de le jeter à terre et de l'écraser soigneusement sous son talon.

— Nous venons de Diégo-Suarez, par la Réunion, Djibouti, Suez et Alger. Nous devons repartir la semaine dernière, mais avec la guerre, tout est chamboulé. Nous attendons un chargement spécial pour Beyrouth.

Il s'avisa subitement qu'il aurait mieux fait de tenir sa langue et, d'un geste, balaya sa phrase. Je changeai de sujet :

— Avez-vous chargé un cercueil à Djibouti ?

— Un... un macchabée, vous voulez dire ? Possible. Il faut demander à ceux de la soute frigo. Moi je suis de la machine. De toute façon, ça fait un bail que tout est déchargé. Bonsoir, monsieur.

Qu’espérais-je ? Qu’il me déclare : « Non, finalement, le type de Djibouti n’est pas mort. Il est bien vivant et vous attend devant un bock à la terrasse du Palmier en zinc » ? C’était absurde. Une pluie fine commençait à tomber. Je relevai mon col et me hâtai vers le *Sagittaire*. Il restait deux heures avant l’appareillage. Nous quittâmes Marseille sans joie, sous un crachin crépusculaire.

— Salut, Jouhannaud ! Qu'est-ce que tu fais là ?

Je me retournai. Alban de Perthes descendait les escaliers du métro, sa boîte à violon contre la hanche. Qu'il connaisse mon nom me fit rougir de plaisir. À Henri-IV, nous n'étions pas dans la même classe. Nous nous croisions de loin en loin, sous les marronniers de la cour ou dans la bousculade des couloirs. Sa réputation n'était plus à faire : un des garçons les plus doués du lycée, qui n'aurait pas eu beaucoup à se pousser pour rafler tous les prix, mais qui préférerait ne pas déroger à son style nonchalant. Il laissait donc les premières places en physique-chimie et en latin à ceux qui n'étaient pas capables de briller ailleurs. Lui se distinguait par la virtuosité avec laquelle il faisait chanter son violon. On le disait protestant, et la nuance de réprobation avec laquelle certains camarades prononçaient ce mot, dont le sens restait pour moi un peu flou, le nimbait d'un étrange prestige, tout comme la particule précédant son nom.

— Je suis allé piocher mes maths chez un prof en retraite du côté des Batignolles, répondis-je, tout en cherchant laborieusement au fond de ma poche de quoi acheter mon ticket. Et toi ?

— Je viens de déjeuner chez mon parrain, près du parc Monceau. Avant de rentrer, j’irais bien au cinéma, voir *Metropolis* – tu sais, le nouveau film de cet Allemand, Fritz Lang... Tu m’accompagnes ?

Cette proposition me plongea dans l’embarras. Le mandat de mon beau-père n’était toujours pas arrivé. Je savais qu’Alban de Perthes habitait les beaux quartiers, qu’il était servi par toute une domesticité et cousinaït avec une pléiade de fils de ministres, d’académiciens, d’ambassadeurs. Depuis mon arrivée à Paris, j’étais hébergé par une tante âgée qui s’aigrissait dans son appartement sombre et inconfortable, serré contre le remblai des voies de la gare Montparnasse. Où trouverais-je le courage de faire comprendre à Alban la lente agonie de mon père, crachant douloureusement les débris de ses poumons gazés en Argonne ? Parviendrais-je à lui raconter mon enfance étriquée de fils unique, et le remariage de ma mère en deuil avec le comptable de la quincaillerie de la rue Vieille à Bourgneuf ? Comment lui faire partager l’angoisse de ce mandat que j’attendais chaque mois ?

Je bredouillai. Il s’exclama :

— Ce n’est que ça ! Attends...

Il n'avait pas porté la main à son portefeuille, comme je le redoutais, mais à sa boîte à violon. En un instant, l'instrument de bois clair fut contre son cou. L'archet travaillait doucement, la sérénité de Bach se répandait sur les passants.

— Rends-toi utile, Pierre ! me lança-t-il sans arrêter de jouer, désignant d'un coup de menton le béret que sur les instantes recommandations de ma mère, je ne quittais jamais lorsque j'étais en ville. Passant mon couvre-chef renversé entre les voyageurs, je tremblais à l'idée de voir surgir ma tante, qui rapporterait à Bourganeuf que je mendiais dans le métro. Alban, lui, était perdu dans sa musique. Au bout d'une dizaine de minutes, nous avons de quoi nous offrir deux places d'orchestre.

Il semblait avoir fait ça toute sa vie.

— Pardon d'avoir donné une interprétation un peu pute de cette fugue, mais je ne voulais pas moi-même dans ce courant d'air, il fallait vite faire tomber les ronds.

En le suivant jusqu'au cinéma, je cherchai à percer le secret de son élégance, une élégance que la trivialité de ses mots – pute, ronds – n'atteignait pas, mais au contraire renforçait ; cette élégance qui faisait honte à mes culottes au genou, à mon béret, à mon écharpe entortillée autour du cou, à mon veston étriqué d'un marron grisâtre acheté en confection à Limoges. De sa part, aucune recherche dans la mise : un costume de bonne coupe,

d'une usure qui ne lui donnait pas un aspect luisant ou râpeux, mais au contraire une souplesse de bon aloi ; la fluidité de ses gestes, le déhanchement que lui imposait la boîte à violon tenue avec négligence sous le coude ; le choix qu'il semblait avoir fait de vivre un perpétuel été, même un 13 février ; et surtout cette jubilation qui exerçait sur moi un attrait irrésistible.

Alban de Perthes ! Son nom traduisait ce qu'il était. Alban évoquait la blancheur, la hauteur, une douceur crayeuse comme les falaises d'Angleterre ; Perthes, le contraire de l'accumulation bourgeoise, du repli sur les possessions ; quant au *h* qui hérissait ce nom, il rappelait le Parthe, et avec lui une étrangeté, une sauvagerie pas encore complètement domestiquée par notre Grand Siècle, motifs de tapisseries, alexandrins, cortèges, frontispices.

Alban de Perthes était fier du nom qu'il portait. De sa noblesse, il ne tirait aucune prétention à dominer. Il estimait au contraire qu'elle lui imposait la vocation de servir, de protéger et de donner, de se sacrifier, peut-être. Il ne se targuait pas de son appartenance à un milieu privilégié, se voulait au contraire de plain-pied avec tous, même s'il pouvait à l'occasion – j'en ai été le témoin – rappeler les convenances de façon assez roide à tel pion qui lui aurait manqué.

Je ne fus pas long à découvrir que l'aisance de sa famille lui aurait permis une vie oisive, entre la gestion distante des terres familiales en Saintonge, les couvreurs sur les toits des communs, les parquets luisants de la rue de Varenne, les sorties d'offices à l'Oratoire de la rue du Louvre et l'amitié nonchalante avec André Gide, parent éloigné et proche voisin dans le septième arrondissement. Toutefois, Alban refusait de déterminer sa conduite en fonction des possibilités ou des restrictions matérielles. Il n'envisageait pas de se dispenser d'apprendre un métier. Un temps, il avait pensé aux ambassades, qui auraient convenu à son goût pour la diversité des hommes, et où aurait fait merveille son affabilité, aussi naturelle pour converser avec un ministre dans les salons du faubourg Saint-Germain que pour solliciter les passants dans un couloir de métro.

De cette période « diplomatique » de mon ami, ne me reste qu'un souvenir. Il avait été un peu souffrant, et j'allai lui porter ses devoirs à l'appartement de la rue de Varenne, taillé dans un hôtel particulier où ne vivaient que des parents, des cousins et des obligés de sa famille. Il vint m'ouvrir en personne. Je m'extasiai, un peu ironiquement, devant sa superbe robe de chambre en soie lourde à motifs grenat. Il rit.

— C'est maman qui me l'a coupée, avec la couturière. Il faut bien que j'aie quelque chose de mettable quand on me réveillera en pleine nuit, dans

mon ambassade, pour m'annoncer que la guerre est déclarée !

Plus tard, il se découvrit une nouvelle vocation. Après avoir rencontré au mariage de sa sœur un oncle qui venait de commander un aviso colonial à Saïgon, il se mit en tête de préparer le concours d'entrée à Navale.

De prime abord, cela me surprit : nul moins qu'Alban n'était fait pour obéir et pour commander, et c'est peu dire que je le voyais mal sous l'uniforme. Il s'accrocha pourtant à cette idée, et je compris qu'il avait peur de se ramollir, de devenir un amateur, un mondain, ce qu'il appelait un « faisan ». Il estimait qu'un contexte un peu ferme et viril serait du meilleur effet sur son trop heureux caractère. Et avec la marine, il n'abandonnait pas la perspective de franchir tropiques et équateurs, à l'origine de sa brève vocation diplomatique. D'ailleurs, le printemps arrivait, les concours approchaient, il devenait urgent de se mettre au travail.

À l'automne suivant, nous rentrions tous deux à la Baille – c'est ainsi qu'on appelle l'École navale, une fois qu'on y est admis. Alban figurait parmi les premiers de la promotion ; je le suivais de loin, perdu dans les profondeurs du classement.

Après deux années à Brest, nous avons embarqué comme *midships* pour un tour du monde à bord du croiseur *Jeanne-d'Arc*. S'imposa alors à moi un trait de la personnalité d'Alban que j'avais voulu ignorer malgré plusieurs alertes, car il me semblait dangereux pour notre amitié : naturellement, presque à son corps défendant, mon cher camarade était un séducteur. Était-il responsable de l'attirance qu'exerçait sa silhouette efflanquée, son sourire toujours prêt à dégénérer en rire joyeux, son regard étonné derrière une mèche de cheveux d'un brun foncé dont la longueur constituait un défi permanent à l'officier de détail ? Même ses oreilles légèrement décollées ne déparaient pas son visage, car elles évoquaient la candeur de l'enfance, et certaine naïveté qu'il n'entendait pas galvauder.

En ces temps heureux, lorsque la *Jeanne* arrivait en escale, un bal était donné à bord sur les planches

de la plage arrière, abritée de la nuit par une grande toile de tente tendue à plat, sous laquelle pendaient les pavillons du grand pavois qui refermaient la piste de danse entre leurs couleurs franches, presque héraldiques. Autour des buffets où les maîtres d'hôtel coupaient discrètement le champagne avec du mousseux, des orangers en pots tentaient de faire croire à un jardin, caressant de leurs feuillages les deux tubes de la tourelle inférieure de 155, qui semblaient incongrus dans ce décor de guinguette, alors qu'eux seuls étaient à leur place sur ce vaisseau de guerre, muselés par leurs tapes de bronze aux armes de la pucelle d'Orléans.

Les autorités locales, vice-rois, princes ou sultans, maharadjahs ou cheiks, résidents généraux, ministres, ainsi que les membres éminents de la colonie française se bousculaient alors à bord. Cintrés dans leurs spencers blancs, la coupe de champagne en main, les *midships* qui voulaient se faire bien noter évoquaient gravement la situation internationale avec le bourgmestre ou le consul. Les autres préféraient courtiser la fille cadette du directeur du port, la maîtresse rêveuse de l'attaché militaire, les vahinés montées à bord on ne sait comment, ou l'accorte marchande de légumes à qui l'aide de camp avait glissé une invitation le matin même, en attendant, devant le palais du gouverneur, la fin de la visite officielle du pacha.

Ces soirs-là, Alban faisait merveille. Alors que j'en étais encore à de fastidieux ¿*Quiere Usted a beber?*¿, il était déjà parti pour une audition privée de violon en agréable compagnie au fond de la soute à cordages. Longtemps, dans les postes des *midships*, on parla de Filumena, dont la carnation de tabac clair, les longs cheveux noirs, les yeux de chat faisaient oublier le prénom désuet. Filumena était montée à bord le soir de notre arrivée à La Havane, sous la conduite de son père, l'un des plus gros planteurs de tabac de l'île. Alban se découvrit une passion subite pour cette culture et passa la semaine d'escale à s'y initier. Il me fit porter un message pour me prier de bien vouloir assurer son tour de service, à charge de revanche bien sûr.

Le matin du départ, alors que l'équipage s'affairait pour l'appareillage, Alban de Perthes manquait encore à l'appel. Avait-il décidé de rester à Cuba, où il m'inviterait l'année suivante pour son mariage avec Filumena, avant de prendre la succession de son beau-père à la tête de la plantation ? Tandis que je m'interrogeais, une conduite intérieure apparut au bout du quai et s'avança dans un nuage de poussière jusqu'à l'échelle de coupée à l'instant même où on allait l'enlever. Sous les yeux de l'équipage aux postes de manœuvre, Filumena sortit de l'automobile, toujours aussi belle, bien qu'un peu désordonnée, suivie par Alban, perdu dans son uniforme blanc, la casquette de travers et la cravate à mi-

drisse. Il grimpa quatre à quatre la coupée, chargé d'un côté de son violon et d'une valise (le bougre avait donc pris des affaires civiles, en infraction aux ordres du commandant) et de l'autre d'une petite caisse pleine de *Especiales de La Cruz n° 12*, le module le plus réputé des plantations du père de Filumena.

La semaine suivante, après quelques jours de manœuvres avec l'escadre américaine qui avait relâché en même temps que nous à Cuba, le croiseur mit le cap vers Port-au-Prince, dans la fumée des cigares dont Alban avait généreusement fait profiter l'équipage.

C'était l'instant solennel de l'accostage. Entouré des principaux officiers de son état-major et d'une nuée de *midships* affairés à la manœuvre, le commandant lâchait de brèves paroles qui se transformaient aussitôt en subtils mouvements du bateau pour venir prendre sa place à quai.

- Machines en avant 2.
- Les machines sont en avant 2 !
- Dites-moi... Où est de Perthes ?
- Je me renseigne, commandant.
- À droite 15.
- La barre est à droite 15 !
- L'enseigne de vaisseau de Perthes est de quart à la machine.

— La barre à zéro. Dites-lui de monter en passerelle, permission spéciale du commandant.

— La barre est à zéro !

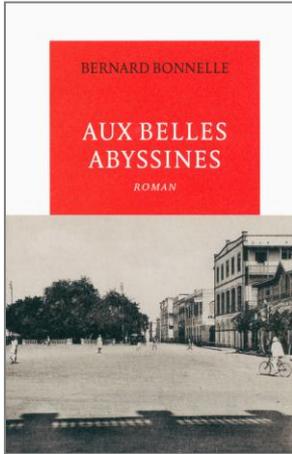
— Ah, vous voilà, de Perthes. Regardez qui vous attend.

Alban sortit sur l'aileron. Entre les mariniers du port qui tiraient les aussières se tenait Filumena, bien droite, vêtue d'une robe gris perle et gantée de blanc. Quelques pas plus loin, son père était attablé à la terrasse d'une gargote, dans son costume crème, coiffé de son panama, un cigare matinal en bouche. Auprès de lui, sa femme maniait son éventail avec énergie pour disperser les volutes parfumées.

On avait fait rompre du poste de manœuvre. La coupée était en place, assaillie par la nuée habituelle des shipchangers, blanchisseurs, officiers de port, agents d'affaires ou de tourisme, fâcheux de toutes races et de toutes espèces. Un attroupement joyeux se pressait devant le bureau du vaguemestre. Sous les passavants, les orangers se déplaçaient vers la plage arrière, poussés par les maîtres d'hôtel du commandant, tandis que l'ombre de la toile de tente s'allongeait sur la tourelle de 155.

L'émotion d'Alban était proche du désarroi lorsqu'il m'avait demandé de l'accompagner auprès de Filumena. Une fois sur le quai, il retrouva son aisance habituelle. Habilement, avant même d'embrasser Filumena, il alla déposer un baisemain sur les doigts

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR LA NOUVELLE IMPRIMERIE LABALLERY
À CLAMECY EN DÉCEMBRE 2012 POUR LE
COMPTE DES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE



Aux Belles Abyssines Bernard Bonnelle

Cette édition électronique du livre
Aux Belles Abyssines de Bernard Bonnelle
a été réalisée le 15 mars 2013
par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782710370093 - Numéro d'édition : 248652).

Code Sodis : N543833 - ISBN : 9782710370116
Numéro d'édition : 248654.